

Zeitschrift: Ski : Jahrbuch des Schweizerischen Ski-Verbandes = Annuaire de l'Association Suisse des Clubs de Ski

Herausgeber: Schweizerischer Ski-Verband

Band: 24-25 (1929)

Artikel: Impressions

Autor: G.G.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-541636>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 10.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Der Sportzug

einem Hören und Sehen vergehen möchte und einem das Bisschen zivilisierte Leben zwischen den Fingern entwischt und hellübermütig uns mit seiner Ungebundenheit eine ganz lange Nase dreht. Was so ein Aufundzukasten fertig bringt, ist rein unglaublich.

Wir aber in den grellbunten Wollschlüpfern, wir mit den Klubzeichen an den Joppen, wir glaubens. Dem amtsbeflissenen, strengen Schaffner selbst lacht das Herz unter den gelben Knöpfen, wenn er seinen dienstlichen Gang tut durch die dampfenden Wagenabteile.

Und während ich schreibe, tropfts mir sachte ins Gemüt, dass sie ja wieder da sind, diese den langen, heissen Sommer durch herbeigesehnten Winternachmittage mit dem Sportzug. — Die Feder weg! Rucksack und Ski her! Skiheil!

Wer fährt mit?

Alfred Flückiger.

Impressions.

Tout là-bas, dans ton pays étrange, tropical, où l'atmosphère est diaphane, irisée, la végétation triomphale, où, dans les hautes forêts vierges des vents tièdes glissent sous des palmiers souples, tu n'as jamais connu le froid, tu n'as jamais vu la neige... Comment te définir la neige? Scientifiquement, ce sont les gouttelles d'un nuage refroidi au-dessous de zéro, qui se congèlent et tombent en flocons légers. Mais pour moi, c'est «quelque chose» qui est blanc et qui vient du ciel; d'où, peut-être, l'espèce de respect qu'elle inspire. Et puis — vanité de l'homme — elle garde la trace de qui la foule. Alors que dans tes forêts merveilleuses, la mousse se relève sous les pas.

On ne peut pas apprécier la neige en ville, car elle y est affreusement maltraitée et salie. Mais à la montagne, elle garde toute sa blancheur, toute sa beauté. C'est donc là que nous allons l'admirer pendant l'hiver et jusqu'aux premiers beaux jour du printemps.

Si nous montons si souvent vers la nature, il faut avouer que les plaisirs du ski y sont pour quelque chose. C'est un sport dont tu n'as jamais entendu parler dans ton île lointaine et qu'ici tout le monde se met à pratiquer.

Faire du ski, c'est s'attacher sous les souliers, énormes pour l'occasion, des planches larges d'une main, longues d'environ deux mètres, relevées à l'avant et qui vous portant sur l'épaisseur de neige, permettent de glisser au bas de chaque pente escaladée, de tourner avec souplesse et élégance, de s'arrêter brusquement dans un nuage de paillettes légères. Faire du ski, c'est se griser de vitesse, d'air frais, de beauté, de silence...

Tu ne peux imaginer le bonheur que l'on ressent le dimanche matin, lorsqu'on rejoint à la gare, sac au dos, ski sur l'épaule, tous les amis qui préfèrent eux aussi, une course de montagne aux faux plaisirs de la ville. Il y a là tout le «monde sportif»: mélange «chic, mi-chic et pas chic»! Foule pittoresque et hétéroclite, relâchée, criarde, habillée de teintes vives, casquette sur l'œil. Les femmes sont en pantalons: Chose admise parce que pratique, mais encore critiquée parce que rarement la mode nous a si peu flattées. Mais enfin, c'est la mode, et tout est dit.

Les hommes par contre sont flattés. Plus grands dans leur costume de sport, plus forts, plus viriles. Et ils le savent bien! Fuir la ville, le brouillard! Il semble qu'à cette seule perspective les cœurs se dilatent, l'esprit s'aère, que tout notre être enfin se vivifie, avide d'aspirations saines et vraies. J'aime-



Wunder
der
Eisblume

Scherenschnitt
von
Anny Heinrich

rais te décrire l'ivresse que l'on ressent à atteindre un sommet, après les heures rudes de la montée. L'enthousiasme qui bouillonne en vous, qui vous étouffe, et qui loin de vous faire pousser des cris d'allégresse, vous rend muet. On a la sensation que les nerfs, crispés par la fatigue et les émotions, ne peuvent plus se détendre et, les dents serrées, on reste raidi comme en face d'un grand chagrin. On est fier de la montagne parce qu'elle est belle, attachante; fier aussi de soi, parce qu'on la vaincue en la gravissant.

Je suis montée toute seule cet hiver sur un sommet. Sur *Mon Sommet*, car il était bien à moi ce jour-là, dans toute la gloire de son étincelante beauté. Au loin, par-dessus les nuages, dressées vers le ciel, d'un jet puissant et sûr, les Alpes triomphaient. Autour de moi, midi rayonnait, très blanc, très bleu, doré sous l'éclatant soleil. J'étais seule; seule, loin de tout, en sûreté avec mes rêves. Et comme lorsque tu t'enfonces dans les solitudes de ton île embaumée, je m'enchantais d'espérances merveilleuses... Je pensais aussi avec dédain à ceux qui s'agitent dans les villes, affairés et menteurs, cherchant à se persuader qu'ils ont trouvé la vie idéale. Mais la vraie vie était avec moi, sur ce sommet, saine et fraîche, faite de sensations intenses et purifiées. Un grand silence m'entourait; mais il n'était pas angoissant, car toute la nature vibrait autour de moi. Grisée par l'éclat du soleil sur la neige, par l'heure unique, par la solitude, par un je ne sais quoi d'indéfinissable et de profond, comme l'héroïne d'un petit roman sentimental, je m'étais mise à pleurer. As-tu déjà senti la puissance de tels instants? As-tu éprouvé comme moi ces sentiments complexes qui font que l'on est heureux d'être au monde, de vivre, de respirer une atmosphère chaude et imprégnée de joie, heureux enfin de se croire grandi, ennobli, sincère. Mais qui vous laisse aussi triste, amer, diminué de se savoir si peu de chose parmi tant de grandeur, tant de blancheur, de vérité... Te représentes-tu à distance, l'atmosphère sympathique d'un chalet en pleine montagne? L'aspect accueillant des vieux bois veloutés par le soleil, le feu qui brille dans l'âtre, le vent qui siffle dans la haute cheminée à ciel ouvert? Et sens-tu comme tout de suite l'on s'y trouve chez soi, à l'aise, comme si on y avait toujours vécu, sous le regard affectueux du gardien, dans la fumée âpre des pipes? Pour l'instant, nous allons profiter du clair de lune pour faire une promenade sous bois. Nous remettons nos skis, et dans la neige poudreuse, sous les sapins fantomatiques, nous glissons sans bruit. On y voit comme en plein jour. Entre les silhouettes des arbres qui se découpent très nettes sur le sol inondé de lune, notre caravane, en ombres chinoises, avance sur le plateau. La nuit est pâle,



Das alte Aroser Bergkirchli

Albert Steiner

divinement séductrice, et nous savourons l'air frais, comme les ivrognes boivent le vin. La montagne éprouve et mesure les hommes. Dans cette atmosphère de vie naturelle, primitive, on juge vite de la grande noblesse de leur âme ou de sa médiocrité. Chez toi, le climat est trop doux, les soirs trop tièdes, les vents trop parfumés pour tremper les caractères ou les révéler, et il n'y a pas quelquefois comme en montagne une lutte avec les éléments qui unisse moralement les êtres. Ce soir, magie des lieux ou de l'instant, nous nous sentons tous frères, amis, attachés les uns aux autres par une sympathie que nous ignorons en ville, et qui vient de naître, puissante et sincère. Je ne crois pas que tu ressenties jamais cette force étrange qui attire nos âmes et qui les fait communier dans la contemplation silencieuse des œuvres du Créateur. Même si nous ne sommes pas religieux au sens habituel du terme, nous avons le sentiment d'une présence supérieure et divine, et nous restons muets, et impressionnés. Sorte d'adoration de tout ce qui est grand et inexplicable dans le monde, de tout ce qui est régi par cette même force sublime et inconnue, que notre esprit même ne peut concevoir. Et l'amitié qui nous unit ce soir durera, très solide et très simple, parce que née dans le silence des monts, dans la vérité des cœurs. Pourtant, demain déjà, nous nous séparerons. Demain, nous ne serons plus solitaires sur l'Alpe, mais disséminés dans la plaine. Demain, nous reviendrons, étrangers les uns aux autres. Nous ne nous reverrons peut-être plus jamais, mais nous savons qu'au seul rappel de cette soirée passée là-haut, nos bras s'ouvriront pour l'ami, lui offrant une amitié que la pureté des lieux où elle se noua aura à tout jamais faite belle, profonde et désintéressée.

C'est ce que tu ne dois pas comprendre dans ton pays où l'on oublie aussi vite que l'on aime, dans ton île féconde et luxuriante où l'étranger s'arrête un temps, pris par la griserie des nuits glauques et mystérieuses. Mais d'où il repart, vite las de cette nature bizarre et incompréhensible, fuyant les zéphirs sucrés et tendres, fuyant ta silhouette légère et vaporeuse, ton corps troublant, ton âme brillante, pour se ressaisir, au large, dans un souffle de grand vent.

G. G.